

# Les femmes qui font des armes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 18

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191670>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fulgurants... sans intermittences, mettant le ciel en feu.

— Laissez-moi... Arrêtez... — s'écria le peintre avec un soudain accent d'autorité qui domina ses exécuteurs.

Ceux-ci lui rendirent la liberté de ses mouvements, croyant qu'il se décidait enfin à quelque révélation.

L'orée du bois, illuminée à présent des lueurs fantastiques de l'orage, apparaissait peuplée d'une trentaine d'individus aux mines farouches, singulièrement accoutrés, armés jusqu'aux dents. Au centre du demi-cercle qu'ils formaient, se tenait leur chef, — celui qui tout à l'heure interrogeait le voyageur. — Ce bandit, jeune, altier, superbe, un poing sur la hanche, drapé dans un long manteau, l'œil étincelant de puissance, était beau de froideur, d'implacabilité. — Sur son épaule, dans une pose voluptueuse et caressante, s'appuyait une femme remarquablement jolie et bien faite, vêtue d'un costume bizarre, à demi bohémien. Elle paraissait frêle... Pourtant sa petite main savait conduire le bras du colosse superbe qui, à son tour, domptait la troupe féroce, sanguinaire, à laquelle il commandait.

Ainsi cette créature mignonne était là depuis les débuts du procès sommaire fait à un infortuné!... Elle assistait à son exécution, sans que nulle pitié se reflêtât sur son visage de sirène... — La mort d'un être humain était une simple récréation offerte à son caprice.

Le peintre s'était rapproché vivement de ce groupe silencieux, il fixait un regard fasciné sur l'étrange créature et son compagnon.

Celui-ci attendait. Voyant que le jeune homme ne disait rien et s'enfonçait de plus en plus dans sa contemplation, il frappa le sol du talon avec impatience :

— Eh bien?... Qu'y a-t-il?

L'artiste poussa un profond soupir, parut sortir d'une extase, et murmura lentement, avec l'expression d'un indicible regret :

— Quel malheur de ne pas vivre pour peindre un pareil tableau!

Le chef des meurtriers, un instant abasourdi par cette réponse, s'emporta, fit un geste de dédain, et ordonna qu'on en finit avec l'exécution de ses ordres. Mais la femme, jusque-là impassible, laissa éclorer sur ses lèvres un sourire vaniteux.

— Agapito... je veux sa grâce, dit-elle languissamment.

— Tu rêves?

— Non.

— De la pitié?... toi?...

Un froncement de sourcils jaloux, indiqua un soupçon dans l'âme du farouche condottière.

— Une fantaisie... Je veux.

— Mais il nous trahira!...

— N'aie pas peur. Si je lui donne la permission de faire son tableau... il ne me trahira pas, moi.

L'hiver suivant, Rome s'abandonnait à toutes les folies du carnaval. Parmi les jeunes gens dont les lazzi amusaient le plus la foule, il en était un qui, sous le masque, se faisait remarquer, courant les rues, s'arrêtant au coin des carrefours pour débiter de satiriques improvisations et jeter à

vent l'inépuisable monnaie d'un esprit étourdissant.

Toute la ville s'enquit de lui, et apprit que l'auteur de tant d'originales pasquinades était un artiste, d'ailleurs parfaitement ignoré. Ceci le fit connaître.

On alla chez lui; on y trouva une foule d'esquisses, d'ébauches révélant le plus grand mérite — et une seule toile complètement terminée. Elle représentait un paysage abrupt, empreint d'une sauvage grandeur, des gens de mine inquiétante et d'aspect menaçant, un couple jeune et radieux, un individu qui, vu de dos, cachant son visage au public, dessinait lui-même tous ces personnages.

Ce fut un cri d'admiration, d'enthousiasme parmi les amateurs. Du jour au lendemain, le jeune peintre modeste, méconnu, blessé même, disait-on, par l'indifférence de la foule, et qui cachait en son humeur morose, ses œuvres et son nom — ce peintre devint l'idole des Romains. Alors saisi d'une légitime fierté, il prit son pinceau et signa l'œuvre qui lui donnait enfin la célébrité, d'un nom à jamais immortel, — celui de Salvator Rosa.

GEORGE RÉGNAL.

*Les femmes qui font des armes.* — On sait que l'escrime est en grande faveur aujourd'hui, surtout à Paris, où tout le monde fait des armes. Les femmes ont suivi l'entraînement général. Toute demoiselle trouve maintenant un plastron et deux paires de lames Coullaud dans sa corbeille de mariage. Chaque ménage qui s'installe réserve la salle d'armes à côté du cabinet de toilette.

La fantaisie la plus variée préside à la toilette de nos jolies escrimeuses. Un plastron élégant, soutaché, brodé; un petit jupon court, vrai jupon d'opéra-comique; des bas de soie rouge, un gant blanc, à revers bleu ou noir, c'est tout simplement délicieux. Un assaut entre deux jeunes femmes d'une certaine force qui luttent, le teint animé, s'allongeant avec grâce, bondissant en arrière, puis revenant tout à coup à l'assaut avec des grâces félines, c'est là un spectacle autrement attachant qu'une première à l'Odéon.

A neuf heures du matin, la femme de chambre annonce: « Le maître d'armes de madame! »

Et l'on entend bientôt le joyeux cliquetis, les appels, les hourras.

Madame saute, rompt, s'élançe, se fend; ses joues sont roses, sa respiration entrecoupée. Madame est vaillante, madame est fière, madame se sent vivre.

Dégagez, coupez dessus.

Croisez, tirez dessous en gagnant la mesure.

Deux battements, tirez dessus.

Battement en quarte, une, deux, dedans.

Double engagement, une, deux, fendez-vous.

Quarte, parez sans tirer. Quarte, parez, une, deux.

Battement en tierce, doublez dedans.

Une, deux, à la main. Une, deux, à la poitrine.

Coupez dessus, battement en tierce, dégagez dedans.

Battement en tierce, fausse attaque à la main, dégagez poitrine.

Liez le fer, menacez dessous, tirez dans la tête, sautez en arrière!...

C'est M<sup>me</sup> la baronne qui prend sa leçon. Après six mois de fleuret, elle s'est mise à l'épée.

Avec l'escrime, les femmes n'auront plus à redouter l'embonpoint. Elles resteront souples et sveltes jusqu'à cinquante ans. La migraine, les vapeurs, les névralgies sont à tout jamais dissipées.

### On ami

Djan à Thimothé n'avai que 'na felhie, et coumeint la gaupa avai gaillà oquie à preteindrè, lè chalands ne lài manquiront pas. Mâ dé très-ti, cé que fut lo préférà dè la donzalla ne fut pas on brâvo valet dâo veladzo, cein fut on gaillà dâo défrou, on vive-la-joie, que fasâi son fignolet, que dansivè bin et qu'avâi on boutafrou dâo diablo, et coumeint l'étâi on dié compagnon, l'étâi bin recriâ pè la jeunesse quand y'avâi onna danse, kâ lè savâi bin amusâ, et ne faut pas être trâo ébahi sè la bouéba à Djan à Thimothé ein fut vito einfaratâie, kâ l'estaffier que savâi que y'avâi dè la brâza, la reluquâvè et lài savâi derè dâi galèzès parolès

Lo Djan sè laissâ eindzaubliâ assebin, et cein finit pè fèrè babelhi lo menistrè, kâ cein sè passâvè dévânt qu'on aussè dâi suppléants d'officiers d'état civi, et lài eut la noce ào bet.

Lo leindéman de la noce, Djan, qu'avâi lè maçons (pas lè couastro, mâ eilliâo dâi quartettès), étâi pè la pinta, iô trâovè se n'ami Frelure qu'avâi passâ l'écoula avoué li et que lài fâ :

— Mâ coumeint dâo diablo as-tou fé dè bailli ta felhie à n'on gaillà tarâ et pliein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès?

— Coumeint?

— Eh binsu! et vu bin frémâ que n'a mariâ ta felhie què po avâi dè la mounia po pâyi eilliâo à quoui dâi.

— Et porquie ne m'ein as-tou rein de?

— Pas se fou, me n'ami! lo lulu mè dâi veingt pices!

*Faire tapisserie.* — Telle est l'expression dont on se sert ordinairement dans un bal en parlant des demoiselles qui ne dansent pas, faute de danseurs.

Une de nos voisines nous disait l'autre jour: « Je tiens de ma vieille tante